

*André Gide —
Marthe Verhaeren :*
Correspondance
(1916-1920)

présentée par
FABRICE VAN DE KERKHOVE

Le 28 novembre 1916, André Gide et Maria Van Rysselberghe annonçaient à Marthe Verhaeren la mort de son mari, écrasé la veille par un train dans la gare de Rouen. L'ami le plus proche du poète, Théo Van Rysselberghe, qui venait de subir une opération, avait demandé à Gide de le remplacer en tout : l'écrivain et Maria Van Rysselberghe accompagnèrent donc Marthe à Rouen, où se déroulèrent les funérailles, puis jusqu'au cimetière d'Adinkerke, où Verhaeren devait recevoir une sépulture provisoire. Après ces journées tragiques, André Gide et Marthe Verhaeren restèrent en correspondance pendant quatre ans. On trouvera ici la transcription de ces lettres ¹.

1. Quinze lettres de Gide et un brouillon de lettre à Romain Rolland, rédigé par Gide à l'intention de Marthe Verhaeren, sont conservés aux Archives et Musée de la Littérature (Bibliothèque royale Albert I^{er}, Bruxelles) : dans le Fonds Verhaeren, sous la cote ML FS XVI 149 et, pour les lettres du 10 décembre 1916 et du 2 mai 1917, dans le Fonds René Gevers, sous la cote ML 6076. Des sept lettres de Marthe Verhaeren à André Gide, j'ai pu consulter la copie dactylographiée établie par Jean Warmoes. Je remercie MM. Pierre Masson et Michel Otten qui me l'ont transmise, sans pouvoir me préciser le lieu où les originaux étaient conservés. Je remercie également Luc et Adrienne Fontainas de m'avoir signalé le texte où Marie Gevers évoque les souvenirs de Marthe Verhaeren. La correspondance de Gide et d'Émile Verhaeren a déjà fait, quant à elle, l'objet d'une édition : *Rilke, Gide et Verhaeren*, correspondance inédite recueillie et présentée par

Les hasards de la vie littéraire avaient rapproché Gide et Verhaeren. Ils échangeaient leurs livres depuis 1895 et avaient pris ensemble en 1897 la défense de Mallarmé, attaqué par Retté : ce fut l'occasion de leur première rencontre. Six ans plus tard, Théo Van Rysselberghe peignait *La Lecture*, le fameux tableau de groupe où Gide figure parmi les auditeurs rassemblés à Saint-Cloud autour de Verhaeren lisant ses vers. Et la lecture que Verhaeren lui fit en 1908 de fragments d'*Hélène de Sparte* frappa Gide au point qu'il proposa bientôt pour la pièce l'hospitalité de la N. R.F. ². Comme beaucoup d'écrivains qui avaient approché le poète — Bazalgette et Guilbeaux, Zweig et Rilke, — Gide ne pouvait dissocier l'œuvre de la personne du poète, le poème de la voix qui l'avait proférée : c'est d'ailleurs un thème constant de la première réception de l'œuvre de Verhaeren. Il admirait en l'homme, pour reprendre les termes d'une conférence qu'il fit sur Verhaeren peu après la guerre, « une extraordinaire faculté de contact », « une inlassable force de sympathie », « l'accueil — l'accueil à tout ce qui se présentait à lui ³ ». Dans l'œuvre, il appréciait moins la « force subversive » de la « trilogie noire » — « son âme ardente forgeait des mots, des rythmes neufs, pliait la syntaxe, faisait un saccage affreux des formules, déchainait d'étranges possibilités » — que l'audace plus contrôlée des *Campagnes hallucinées* ou des *Villages illusoire*s. En 1920, c'est à ces deux recueils qu'allait sa préférence si l'on en croit sa dernière lettre à Marthe et sa conférence, où il célèbre « le sens critique que l'artiste applique à sa propre œuvre et qui fait, de nombre de poèmes de Verhaeren, ceux des Villages illusoires en particulier, malgré leur téméraire nouveauté, des œuvres si mesurées et, dans leur genre, si sage ». Sans doute Gide avait-il encouragé Verhaeren à assagir les vers anciens que celui-ci revoyait à la veille de la guerre pour l'édition au Mercure de ses œuvres complètes. Il dut le mettre en garde aussi contre la « germanisation » de son œuvre à laquelle se livrait, selon lui, un Stefan Zweig, qui, nous aurons l'occasion d'y revenir, lui avait été dès l'abord antipathique.

Dans la correspondance de Gide avec Marthe Verhaeren, il n'est question que du disparu, dont Marthe cherche à défendre la figure et l'œuvre contre tout ce qui lui apparaît comme une tentative de falsification, de

Carlo Bronne, Paris : Messin, 1955.

2. Voir lettre 10 ci-dessous.

3. « Émile Verhaeren », conférence donnée au Théâtre Marigny le 22 décembre 1920, in *Œuvres complètes*, t. X, Paris : Éd. de la NRF, 1936, pp. 3-11.

détournement. Elle prend le conseil de Gide lorsqu'elle craint que les nus du « *musée secret* » de Rodin ne soient trop « *osés* » pour illustrer le cycle érotique de *Belle-Chair*, mais aussi lorsqu'elle ne sait quelle attitude, quel ton adopter vis-à-vis d'amis qui appartiennent à l'autre camp ou se veulent au-dessus de la mêlée : Romain Rolland, Stefan Zweig. Sur les relations de Gide avec ces anciens familiers de Verhaeren, la correspondance avec Marthe nous apprend précisément beaucoup et ce n'est pas son moindre intérêt.

Sans nous attarder sur les problèmes rencontrés par Marthe dans l'édition posthume des œuvres de Verhaeren — on trouvera dans les notes les éclaircissements nécessaires — nous tenterons ici de jeter un peu de lumière sur deux épisodes significatifs, qui font l'objet dans les lettres d'allusions assez obscures. Deux épisodes dont le souvenir obséda longtemps Marthe, et qui causèrent sans doute, le second surtout, quelque embarras à Gide. Premier épisode : celui des obsèques de Verhaeren. Lorsque se posa la question de la forme que prendraient les funérailles — religieuse ou civile ? — il revint à Marthe seule de trancher et elle reprocha longtemps à Gide, qui l'avait accompagnée à Rouen, de ne lui avoir été d'aucun secours au moment de la décision. Vint ensuite, après la publication d'un hommage à Verhaeren dans une brochure dont ni Marthe ni Gide ne partageaient l'orientation, le problème de l'attitude à adopter vis-à-vis de Romain Rolland. Marthe le soupçonnait de vouloir prêter rétrospectivement à Verhaeren des positions trop proches de celles du camp pacifiste, mais elle lui reprochait surtout, pour des raisons qui n'avaient rien à faire avec la guerre, de citer dans son hommage une lettre de Zweig : rarement nommé, celui-ci occupe en effet une grande place dans cette correspondance, et on verra bientôt pourquoi.

Dans sa correspondance avec Marthe, Gide ne fait guère allusion aux obsèques de Verhaeren avant avril 1918, lorsque, recevant *Les Flammes hautes*, il lui écrit que le recueil posthume de Verhaeren dans son ensemble et un poème comme *L'Ancienne Foi* en particulier le persuadent « à neuf » que sa correspondante a pris « *la décision qu'il fallait prendre au sujet de la funèbre cérémonie* ». Il n'en avait pas toujours été aussi convaincu et c'est la première fois, semble-t-il, qu'il approuve aussi clairement le choix que Marthe avait fait de funérailles civiles pour Verhaeren. La veuve du poète, dans sa lettre du 1^{er} mai, confie en tout cas à Gide qu'elle a souvent souffert des réticences qu'elle croyait déceler chez lui : « *parfois, écrit-elle, il y eut dans votre voix comme des hésitations qui me firent souvent grand mal.* » Pour approuver sans ambiguïté le choix de Marthe, Gide aurait-il attendu de découvrir dans le credo païen des *Flammes hautes* « *une réponse directe et péremptoire à toutes les*

objections soulevées » contre les funérailles civiles, comme il l'affirme dans sa lettre du 18 avril 1918 ? On pourrait le croire en lisant la lettre de Marthe qui, après avoir évoqué les hésitations de son correspondant, poursuit : « *je suis heureuse pour lui de tout ce que votre cœur et votre esprit ont trouvé de définitif à exprimer. Et moi-même combien je mettrai plus de confiance encore vis-à-vis de vous.* »

Marthe pense surtout à la conversation qu'elle eut avec Gide à Rouen, le 29 novembre 1916, le matin des funérailles. Ce que Gide ne dit nulle part — « *Prodigieux voyage, mais que je ne me sens pas d'humeur à raconter* ⁴ », note-t-il simplement dans son *Journal* — nous l'apprenons par Maria van Rysselberghe qui, quinze ans après, fit dans ses *Cahiers* le récit de ces journées : « *Ces funérailles restent dans ma mémoire, écrite, comme une chose exaltante, d'une grandeur héroïque et un peu irréelle. La randonnée nocturne qui emportait la dépouille de Verhaeren vers ce qui restait de la Belgique, à travers le formidable appareil de la guerre, était d'ailleurs assez fantastique* ⁵. » Un incident plus prosaïque avait cependant marqué le trajet de Paris à Rouen. Dans le train, le consul de Belgique fit comprendre à Gide que le gouvernement belge souhaitait pour Verhaeren, poète national, un enterrement religieux. Le lendemain matin, Gide rapportait sa conversation à Maria van Rysselberghe : « *Le consul met de l'insistance à poser la question, il dit que, les funérailles étant officielles, le gouvernement catholique ne manquera pas de résister, et puis qu'il est sans doute facile de trouver dans l'œuvre de Verhaeren des traces de foi, qu'on va les mettre en avant, etc.* ⁶. » D'abord interrogée par Maria Van Rysselberghe, Marthe eut la réaction à laquelle son amie s'attendait : « *Non, non, pas de prêtres, il ne croyait plus à rien* ⁷. » Gide, qui craignait, semble-t-il, que Marthe ne se fût laissé influencer par Maria — c'est du moins ce que celle-ci laisse entendre dans ses *Cahiers* — eut ensuite avec la veuve un assez long entretien, à l'issue duquel il se contenta de dire à Maria : « *C'est bien comme vous disiez* ⁸. » Le jour même, le 29 novembre, une courte cérémonie civile se déroulait

4. *Journal 1889-1939*, Paris : Gallimard, 1951 (« Bibl. Pléiade »), p. 584. Il attendra février 1918 pour écrire à la mémoire de l'ami disparu un texte qu'il destinera au livre d'hommage à la Belgique projeté par Élie Moroy (voir ci-dessous lettre 12, du 19 avril 1918).

5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974 (« Cahiers André Gide », 5), p. 98.

6. *Ibid.*, p. 99.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 100.

devant l'hôtel de ville de Rouen.

Comment s'était déroulé l'entretien ? À en croire les confidences de Marthe recueillies par Marie Gevers, l'attitude de Gide aurait été plus énigmatique qu'hésitante, et s'il eut ensuite des hésitations, elles tourmentèrent Marthe d'autant plus qu'elle les partageait :

J'avais devant moi, me dit-elle, l'homme le moins fait pour me soutenir et me conseiller en un tel moment. Gide, avec son regard de sphinx. Les coudes sur la table, le visage appuyé sur ses deux longues mains, il me regardait ; j'avais l'impression qu'il voulait approfondir sa science de la douleur, et mettait à profit cette occasion d'étudier la mienne, qu'il savait infinie... Or je savais combien la pompe et la grandeur des rites catholiques étaient chères à Verhaeren. Je savais aussi qu'il avait perdu la foi, mais il était, dans son cœur magnifique, si profondément chrétien !... Oh ! j'aurais voulu un conseil au moment de prendre la grave décision des funérailles... J'implorais un appui, un avis de Gide... Il restait impénétrable, et toujours, ce regard dévorant sur moi... Il répétait : c'est à vous, à vous seule de décider ⁹...

L'autre épisode est bien plus déroutant. Rolland et Zweig y sont mêlés. Les insinuations de Gide, les réticences de Marthe font soupçonner quelque sombre affaire et la mésaventure ne devait pas rester sans conséquences dans la vie de Gide, puisque le malentendu qui en résulta devait durablement empoisonner ses relations, de toute façon difficiles, avec Romain Rolland. Les deux écrivains ne s'expliquèrent que bien plus tard, en 1934, sur cette affaire car c'est pour régler ce vieux différend que Gide alla trouver Rolland à Villeneuve, en Suisse : « *J'ai été lui faire visite, raconte-t-il à Jean Amrouche, à propos d'une petite aventure qui a été extrêmement désagréable entre nous et que je ne pouvais pas expliquer par correspondance. J'ai tenu à lui parler directement et notre entretien a été non seulement cordial, mais presque chaleureux* ¹⁰. » Voilà qui

9. Marie Gevers, « La mort de Max Elskamp et la création de l'*Œdipe* de Gide, à Anvers le 10 décembre 1931 », *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique*, t. XXXVIII, n° 1, 1960, pp. 21-2. À ces confidences de Marthe Verhaeren, vient se superposer dans la mémoire de Marie Gevers la forte impression qu'elle avait elle-même gardée du « *dévorant regard* » de Gide lorsqu'on annonça la mort d'Elskamp au cours du dîner qui suivit la création d'*Œdipe* à Anvers : « *Ses yeux extraordinaires prenaient tout, et ne donnaient rien. Ils violaient l'âme. Rien ne lui échappait de ce que l'on avait de plus intime en soi. J'ai vu ce regard faire lentement le tour de la table et se poser sur chaque convive. J'étais bien troublée, et pourtant, j'ai deviné que le regard de Gide engrangeait une moisson d'émotions humaines. Il épiait le saisissement, l'émoi, les réactions de nos divers visages à cet instant et il s'en repaissait.* »

10. « Entretiens André Gide—Jean Amrouche, in *Éric Marty, André Gide*

n'est guère explicite, et l'on s'est souvent demandé quelle pouvait bien avoir été la « *petite aventure* ».

C'est à propos d'une brochure dédiée à la mémoire de Verhaeren en février 1917 par la revue *Les Humbles*¹¹ que les initiales R. R. — Romain Rolland — apparaissent sous la plume de Gide et de Marthe Verhaeren. À l'inverse des écrivains nationalistes qui exaltaient en Verhaeren le poète de la haine, l'exécuteur de l'Allemagne que la guerre avait fait de lui :

Ta mort met à la lèvre une amertume telle
Que c'est ta haine que nous voulons immortelle¹² !

les collaborateurs de la revue de Wullens saluaient la mémoire d'un écrivain qui, pour eux, n'avait pas renoncé à son ancien idéal « *de paix et de bonté* ». Des *Ailes rouges de la guerre*, ce recueil où Verhaeren reprend trop souvent à son compte les thèses les plus simplistes de la propagande anti-allemande, ils ne retenaient que ces trois vers :

L'humanité a soif d'une équité profonde...
Une Europe tout autre éclot de vos tombeaux...
Nous ne laissons rien choir de l'ancienne espérance¹³...

On rappelait que Verhaeren avait toujours gardé à Rolland son admiration et son amitié, même s'il se disait incapable de le suivre : on citait une lettre du poète à l'appui, on aurait pu en citer d'autres. On concluait sur quelques citations empruntées à « *la meilleure étude inspirée par l'œuvre de Verhaeren* » : « *un livre d'Outre-Rhin* », l'essai de Zweig, paru simultanément en 1910 à Leipzig et à Paris.

Dans sa contribution, intitulée « À Verhaeren », Rolland reproduisait, sans nommer son correspondant, ce passage d'une lettre qu'il venait de recevoir :

En moi, j'entends, chaque jour, heure après heure, un *Requiem* pour lui.
Je sens les cierges brûlants goûter dans mon cœur ; et seul, je sais combien je lui dois. Non pas littérairement (j'ai déjà payé ma dette), mais humainement. Il m'a pour la première fois montré la vie sans tache d'un poète, en no-

(Lyon : La Manufacture, 1987, coll. « Qui êtes-vous ? »), p. 278.

11. *Émile Verhaeren (1855-1916)*, [Paris :] Éd. de la Revue Littéraire des Primaires *Les Humbles*, 1917, avec des contributions de Romain Rolland, Henri Guilbeaux, Han Ryner, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebardier, R. Pillet, Francis Yard et Maurice Wullens.

12. Francis Vielé-Griffin, dans le *Mercure de France* du 1^{er} janvier 1917.

13. Vers extraits du poème *Les Tombes*, qui clôt le recueil.

tre temps ; il m'a fait connaître, en sa noble pureté, comment la simplicité de vie est une condition essentielle de la liberté d'âme ; il m'a fait voir comment on doit faire de l'amitié le fondement de sa vie, comment on doit se donner sans espoir de retour, pour la seule joie de se donner. Ce qu'il y a de bon en moi, c'est à lui que je le dois. Et tout cela, comme je le sens maintenant, à l'heure de sa mort !...

Marthe dut aussitôt reconnaître Stefan Zweig¹⁴ : le ton, l'allusion à la double dette contractée, qui resterait immense envers l'homme, mais vis-à-vis de l'écrivain aurait été largement payée déjà par l'étendue des services rendus. Car Zweig par ses traductions, ses articles, son livre, par ses relations dans le monde de la presse, de l'édition, du théâtre, de la musique, avait été le principal artisan de la diffusion de l'œuvre de Verhaeren dans les pays de langue allemande¹⁵. Jusqu'à la guerre il fut aussi l'un des familiers du Caillou-qui-bique, l'ermitage des Verhaeren dans le Hainaut. Depuis, les relations étaient rompues, mais Rolland, au lendemain de la mort du poète, avait fait parvenir à Marthe le texte d'un télégramme de condoléances que Zweig lui avait envoyé en Suisse¹⁶. Par la suite, l'écrivain autrichien, que ce soit dans ses *Souvenirs sur Émile Verhaeren* ou dans *Le Monde d'hier*, parlera toujours avec ferveur de ses années Verhaeren.

On comprendra bientôt ce que Marthe reprochait exactement à Rolland et pourquoi elle éprouvait quelque peine à formuler ses griefs. Lorsqu'elle montra la brochure à Gide, de passage à Paris, celui-ci rédigea pour elle un projet de lettre, mesuré, diplomatique dans le ton : puisqu'on ne connaît que six lettres de Gide à Rolland, ce serait en quelque sorte un septième message, masqué. Voici le texte du brouillon de Gide, toujours conservé dans le fonds Verhaeren (entre crochets, les modifications introduites par Marthe dans sa rédaction définitive) :

14. On trouvera le texte original allemand de cette lettre de Zweig, datée du 5 décembre 1916, dans Romain Rolland—Stefan Zweig, *Briefwechsel 1910-1940*, éd. Waltraud Schwarze, Berlin : Rütten & Loening, 1987, t. I, p. 257. Dès février 1917, Zweig pensera à donner à ce *Requiem* la forme du livre de souvenirs que l'on connaît (*ibid.*, p. 260).

15. La correspondance très étendue des deux écrivains doit paraître à la fin de 1993 aux éd. Labor à Bruxelles, dans le cadre des œuvres complètes de Verhaeren (coll. « Archives du Futur », publiée par les Archives et Musée de la Littérature).

16. *Ibid.*, p. 256, transcrit par Romain Rolland à la fin de sa lettre à Marthe Verhaeren du 29 novembre 1916 (ML FS XVI 149).

Cher Monsieur,

C'est à vous que je m'adresse connaissant l'estime particulière où Verhaeren vous tenait, et dans l'embarras où je me trouve pour remercier les éditeurs de [des *Humbles*]. Si reconnaissante que je puisse être en effet pour les sentiments d'admiration et de vénération qui sont exprimés dans cette brochure [qui y sont exprimées], je ne suis pas assurée [je suis certaine] que la brochure dans son ensemble eût [n'eût pas] beaucoup satisfait V[erhaeren] à cause de la tendance qui y est nettement indiquée, et qui vous le savez était loin d'être la sienne.

Je compte, cher Monsieur, sur votre honnêteté morale, que V[erhaeren] tenait en si haute estime, pour ne pas chercher à tirer [prendre] de votre côté la mesure de quelqu'un [de Celui] qui hélas ne peut plus aujourd'hui protester [protester aujourd'hui] ¹⁷.

Avant de regagner Cuverville, Gide, pris d'un soudain repentir, conseille à Marthe d'être plus claire sans l'être tout à fait et lui suggère le texte d'un post-scriptum qui contient de singulières insinuations :

Il m'est assez pénible, je vous l'avoue, de voir le parti que vous tirez de cette lettre de Zweig (ou : la lettre de Zweig que vous citez, m'est, je vous l'avoue, assez pénible). J'ai des raisons pour craindre qu'il ne soit pas tout à fait l'homme que vous croyez ¹⁸.

Ce post-scriptum qui, dans une certaine mesure, reflète sa pensée, Marthe refuse toutefois de l'ajouter : par répugnance personnelle, mais aussi, écrit-elle sans préciser, pour « *une raison plus haute et plus grave* », que nous ne connaissons pas — à moins que ce ne soit l'engagement qu'elle évoquera plus tard, dans sa lettre du 3 mai 1918 : « *Verhaeren m'avait défendu de douter de la bonne foi de qui que ce soit. Je le lui avais promis. Je viens de faillir encore.* »

Rolland transcrit la lettre inspirée par Gide dans son journal intime : « *Mme Verhaeren (sans doute chapitrée par l'entourage parisien), m'écrit (Saint-Cloud, 1^{er} mars), cette lettre, d'ailleurs très digne* ¹⁹. » Il sait Marthe sous influence, mais le 8, il croit pouvoir joindre à sa lettre un poème à la mémoire de Verhaeren que lui a fait parvenir un jeune critique

17. (FS XVI 149). Le brouillon de Gide porte déjà, de la main de Marthe Verhaeren, certaines des modifications qui figurent dans la lettre qu'elle envoie le 1^{er} mars à Rolland (lettre conservée dans le Fonds Rolland à la Bibliothèque Nationale de Paris, photocopie aux Archives et Musée de la Littérature).

18. Lettre 5 ci-après, datée du 24 février 1917.

19. Passage du *Journal intime* non repris dans le *Journal des années de guerre (1914-1919)*, éd. Marie Romain Rolland (Paris : Albin Michel, 1952), cité d'après une photocopie de l'original, conservé dans le Fonds Rolland à la Bibliothèque Nationale de Paris.

et essayiste berlinois, Julius Bab, l'allié de Zweig dans la campagne pour la diffusion de l'œuvre de Verhaeren en Allemagne :

Chère Madame,

Je crois que chacun de nous doit hautement porter devant l'histoire la responsabilité de son attitude et de sa pensée, dans la guerre mondiale. L'attitude et la pensée de Verhaeren ont été différentes de la mienne. Cela ne nous a pas empêchés de nous garder mutuellement l'estime et l'affection qui nous unissaient, avant ; c'est par le cœur qu'on est amis, bien plus que par l'esprit ; et le grand cœur de Verhaeren me restera éternellement cher.

Voilà ce que j'ai tâché d'exprimer dans la page que j'ai envoyée aux *Hum-
bles*.

Quant au reste du numéro, je n'y ai aucune part. Je vis loin de Paris, étranger à tout groupement artistique ou politique, ainsi que j'ai toujours fait.

Veillez agréer, chère Madame, l'hommage de ma respectueuse sympathie.

Romain Rolland.

Y a-t-il dans mon article quelque ligne qui ne vous paraisse pas juste ? Dites-le moi, je vous prie. — J'ai évité, par scrupule, de citer les lettres que j'ai reçues de Verhaeren : car vous savez que sa parfaite bonté et son extrême modestie lui faisaient quelquefois rendre un hommage presque excessif à une pensée différente de la sienne, quand il avait foi en la sincérité de l'auteur. — Voici deux mois qu'on m'a prié de vous faire parvenir la poésie ci-jointe, en l'honneur de Verhaeren. Je profite de cette occasion pour vous la transmettre. L'auteur, Julius Bab, est un fidèle de la mémoire de votre mari ²⁰.

Le 26 mars, Marthe écrit une nouvelle fois à Rolland : en renvoyant le poème de Bab, qu'elle ne veut pas lire, elle laisse enfin entendre que dans l'hommage de son correspondant à Verhaeren, ce qui l'a surtout blessée, c'est la citation de Zweig. Cette fois-ci encore, Rolland transcrit la lettre dans son journal :

Dans les deux pages que vous consacrez à Verhaeren, tout ce qui est pensé par vous ne peut que me plaire, puisque vous y reconfermez et l'affection que vous avez pour l'homme que fut Verhaeren, et l'admiration que vous vouez à son génie de poète. Pour donner plus de rayonnement encore à tout ce que vous écrivez, vous ajoutez des lignes qui ont été pensées par quelqu'un qui est de l'autre côté. Nous partons de points de vue trop différents, pour que, ja-

20. FS XVI 149 ; une dactylographie du poème de Bab, jeune critique et essayiste berlinois que Zweig avait gagné à la cause de Verhaeren, est conservé dans le Fonds Rolland à la BN, ainsi que dans le Fonds Bab à l'*Akademie der Künste* de Berlin. Bab avait écrit sur le théâtre de Verhaeren, avait présenté le poète à Berlin lors de sa tournée de conférences en Allemagne de mars 1912. L'été de la même année, Verhaeren l'avait reçu au Caillou-qui-bique.

mais, nous puissions tomber d'accord sur la valeur de ces affirmations. J'aime donc mieux ne pas les juger ²¹.

Mais Rolland ne saisit pas le sens de l'allusion à Zweig :

Mme Verhaeren me renvoie, sans le lire, le généreux poème de Julius Bab (*À la mémoire de Verhaeren*), qu'on m'avait chargé de lui transmettre (26 mars, Saint-Cloud). C'est assez dire son aveugle haine contre l'Allemagne entière. Sa lettre est d'ailleurs fort courtoise, à mon égard. Ce n'est pas à mon article qu'elle en avait, mais au reste de la revue où il avait paru : *Les Humbles*, et elle pensait que j'en étais l'inspirateur ²².

Pourquoi cette hostilité de Marthe et de Gide envers Zweig ? Est-elle nouvelle et liée aux seules circonstances de la guerre ? On sait que *Jean-Christophe* inspire alors à Gide, dans son journal des années 1916-1917, des commentaires marqués par un très franc nationalisme littéraire :

Ce qui me confond, c'est l'aisance, l'inconscience, avec laquelle il fait de son héros un Allemand — ou, si l'on veut, il fait d'un Allemand son héros. Cela est, que je sache, sans exemple ; car même Stendhal a soin d'indiquer que son Fabrice était né de père français ²³.

Évidemment ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean-Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun des dons qu'il nie et qui lui sont déniés. [...] Je m'assure que trop souvent ce qui permet son attitude, c'est le peu de sentiment et de goût, de compréhension même qu'apporte son esprit à l'art, au style, et à cette sorte d'atticisme qui n'a plus d'autre patrie que la

21. Romain Rolland, *Journal des années de guerre*, éd. citée, p. 1122. La lettre originale est conservée dans le Fonds Rolland. Mabille de Poncheville se méprend donc sur la nature des sentiments de Marthe pendant la guerre lorsqu'il écrit : « *Marthe Verhaeren survivait fidèle à l'idéal du poète, courageuse sinon résignée, s'interdisant les jugements hâtifs sur les peuples — l'Allemagne ou la Russie — aussi bien que sur les individus. Une confiance faite à Romain Rolland par Stefan Zweig en décembre 1916 lui était parvenue, la bouleversant, car elle y avait senti la fidélité du cœur chez cet ami de Verhaeren.* » (*Vie de Verhaeren*, Paris : Mercure de France, 1953, p. 479).

22. *Ibid.*

23. *Journal*, éd. citée, 26 février 1916, pp. 543-4. Gide se corrige, il est vrai, trois mois plus tard : « *Ce que j'en disais ne me paraît plus très juste aujourd'hui (21 mai). Ce que Romain Rolland cherchait surtout en faisant de son héros un Allemand, c'est un recul suffisant, qui lui permit de juger la chose française.* » (*Ibid.*, p. 544).

France ²⁴.

Mais la défiance de Gide envers la culture germanique était plus ancienne, et ses rapports avec l'Allemagne « avaient évolué de l'admiration quasi mystique à la critique discriminante ²⁵ ». Avant la guerre, déjà, *La N.R.F.* n'avait pas caché son hostilité aux traductions de Zweig et surtout à l'interprétation que celui-ci avait donnée de l'œuvre du poète dans sa monographie de 1910. Gide ayant critiqué dans le numéro de décembre 1910 la langue allemande pour son manque de plasticité et d'expressivité, Félix Bertaux renchérisait dans la livraison suivante en dénonçant la germanisation de Verhaeren à laquelle se livrait Zweig : « il construit un Verhaeren d'une robustesse toute primitive, germanique et un peu vulgaire ²⁶. » Et Verhaeren allait emboîter le pas, puisqu'après avoir gardé intacte jusqu'en juillet 1914, malgré l'hostilité croissante des milieux intellectuels français, son admiration pour la culture germanique, le poète devait finalement rejeter celle-ci en bloc dans un recueil d'essai — *La Belgique sanglante* — paru en 1915 aux éditions de la N.R.F.

Pendant la guerre, tandis qu'il lisait *Jean-Christophe* avec l'irritation qu'on a dite, Gide fut amené à reprendre contact avec Romain Rolland : averti par Zweig du séquestre des biens de Rilke à Paris, Rolland lui avait écrit de Suisse pour lui demander d'éviter la dispersion de la bibliothèque et du mobilier de leur ami. Gide arrivait trop tard mais il tenta de limiter les conséquences de cette « farce tragique » et put mettre à l'abri l'essentiel des manuscrits. En janvier 1916, il rendait compte à Rolland du résultat de ses démarches et il profita de l'occasion pour lui dire tout le mal qu'il pensait de Zweig :

Ne pouvez-vous atteindre Rilke qu'à travers Zweig ? Je le déplore — car il me faut bien vous dire ici, si pénible que cela me soit d'avoir à le dire à vous qui certainement allez me croire aveuglé par la haine — que je tiens Zweig pour un parfait chenapan et j'ai des raisons pour cela ²⁷.

24. « Feuilletts » de 1918, *ibid.*, pp. 660-1.

25. Renée Lang, *André Gide et la pensée allemande*, Paris : L.U.F. Eglhoff, 1949, p. 47.

26. N° d'avril 1911, p. 631. Une traductrice allemande des recueils du poète, Erna Rehwoldt recevra des éloges dans le n° d'octobre 1911. En avril 1912, Gide demande cependant le service de la revue pour Stefan Zweig (*Correspondance Verhaeren-Gide*, p. 79).

27. Archives Romain Rolland, lettre du 25 janvier 1916, citée par Frederick John Harris in *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided* (New Brunswick : Rutgers University Press, 1973), p. 209. Cf. *Journal des années de guerre*, pp. 665-6, où Zweig, « un de mes plus chers amis autrichiens », n'est pas

Rolland exigea aussitôt de Gide qu'il lui donne « *les motifs précis de son jugement* ». Mais Gide resta très évasif. Dans sa réponse du 17 février, où s'affichaient des préjugés antisémites qui n'étaient pas étrangers au Verhaeren de *La Belgique sanglante* ²⁸, il se contenta d'évoquer deux escroqueries de Franz Blei « *un autre juif allemand* » — une somme d'argent jamais payée, un dessin de Van Rysselberghe jamais restitué — et suggéra que Zweig s'était trouvé impliqué dans une affaire du même ordre, dont il avait promis de ne point parler. Une escroquerie ou un vol donc. Il y aurait une « *affaire Zweig* » :

Bien que de même ordre, exactement, (et n'ayant donc absolument rien à voir avec la guerre) elle est beaucoup plus grave — grave même jusqu'à l'in-vraisemblance, de sorte que jusqu'avant la guerre on eût voulu douter encore ; on doutait. Je consens à douter encore ; mais il est bien certain que ce n'est pas maintenant, que nous pouvons chercher à nous éclairer et à mettre la chose au point. Dans le doute je me tais ; mais dans le doute je préfère n'avoir aucun rapport avec Zweig. — Il en serait exactement de même si nous n'étions pas en guerre avec l'Allemagne et la situation d'aujourd'hui n'incline en rien mon jugement.

Et Gide de trouver un refuge dans l'ambiguïté :

Au demeurant je ne crois pas Zweig incapable de certain dévouement amical — très juif en cela, très agent de liaison, très prévenant, très officieux. Je ne suis entré en rapports avec lui que peu de temps avant la guerre. Je ne puis dire à quel point et combien profondément il m'a déplu. Naturellement je ne donne pas pour une raison mon impression... mais, tout de même, quand ensuite j'ai appris l'histoire, je me suis expliqué mon impression. Et comme je me défie des impressions, et que, celle-ci, je n'étais pas seul à l'avoir... pour un peu je dirais que c'est ce qui m'aide à douter de l'histoire ²⁹.

Ce n'est qu'en 1934, après la mort de Marthe, que Gide révèle à Rolland, qu'il va trouver en Suisse, la vraie nature de « *l'affaire Zweig* ». Rolland, qui rapporte la conversation dans son journal intime, se refuse à préciser l'accusation : il indique seulement qu'elle se fonde sur le témoignage d'Émile Verhaeren et surtout de sa femme. Il refuse de mettre, comme Gide le lui propose, Zweig au courant de l'accusation afin qu'il puisse se justifier : il est trop tard, en effet, et mieux vaut lui épargner ce « *bouleversement inutile* ³⁰ ».

nommé.

28. Voir le chapitre intitulé « L'Allemagne asiatique ».

29. F. J. Harris, *op. cit.*, pp. 211-2.

30. *Ibid.*, pp. 41-2 et 133. Harris cite le *Journal intime*, septembre 1933 -

Zweig, quant à lui, semble avoir tout ignoré de cette « affaire ». Il s'interroge au lendemain de la guerre sur les raisons profondes de la « fâcheuse répulsion de Mme Verhaeren » et s'en ouvre à Vallette, le directeur du *Mercury* de France, qui tentait de le rassurer :

De lointain et tout à fait dénué des informations privées j'ai tout de même le sentiment qu'elle me porte secrètement un grief quelconque, dont je ne connais pas les motifs, et qu'elle ne peut ou ne veut pas supprimer, un sentiment de méfiance envers moi. Je vous ai dit ce pressentiment dans ma première lettre déjà et le fait qu'elle se défend de reprendre les anciennes relations amicales même dans une façon absolument formelle et commerciale. J'aurais préféré qu'elle me dise clairement ce qu'elle ou des autres me reprochent ou croient de pouvoir me reprocher. Mais vous comprendrez que cette atmosphère de méfiance et de silence me rend impossible de continuer une œuvre d'amitié que j'avais commencée avec tant de joie et de ferveur³¹.

Zweig ne cessa d'attribuer aux souffrances de la guerre l'hostilité de Marthe, à laquelle il écrit encore à deux reprises : « à mon avis il y a tant de haine et de méfiance dans notre pauvre Europe qu'il n'est pas nécessaire de grandir ce flot avec son propre sentiment³². » Mais la veuve de Verhaeren ne voulut jamais renouer avec Zweig, alors qu'en 1925 elle n'hésitait pas à écrire à Rilke qui cherchait à la revoir : « Les deux mains que je vous tiendrai le jour où vous voudrez bien venir jus-qu'ici, seront bien les deux mains même de Verhaeren, celles que, pleines d'affection, il n'a cessé de vous tendre, durant les douloureuses années, les dernières qu'il a vécues³³ ! »

Peut-on préciser l'accusation que Marthe, Gide et Rolland ne formulent jamais clairement dans leurs lettres ou leurs journaux intimes ? Le mot de l'énigme, on le trouve dans les carnets de Paul Spaak, que Marthe Verhaeren avait chargé par testament d'examiner avec André Fontaine et René Vandevor s'il y avait lieu de publier les lettres qu'elle avait reçues de son mari :

juin 1934, conservé au Archives Romain Rolland.

31. Lettre du 15 novembre 1923, conservée au Musée Plantin-Moretus à Anvers, Donation Vandevor, VV 554/37.

32. Lettre du 29 novembre 1923. Le 5 octobre 1926, Zweig exprimera encore le souhait d'assister au transfert de la dépouille de Verhaeren, pour autant que la cérémonie n'ait pas un caractère patriotique (ML FS XVI 149).

33. Rilke recopie ce message de Marthe dans sa lettre du 26 mars 1925 à Nanny Wunderly-Volkart (en français), v. Rainer Maria Rilke, *Briefe an Nanny Wunderly-Volkart*, éd. Rätus Luck, Francfort/Main, 1977, t. II, pp. 1052-4.

Si nous publions, je ne pense pas, écrit Paul Spaak, qu'il soit opportun, toutefois, de signaler dans l'introduction, que Verhaeren et sa femme, comme je l'ai déjà noté, accusaient formellement Stefan Zweig, de leur avoir dérobé, au Caillou-qui-Bique, une partie de cette correspondance³⁴.

Accusation « *grave jusqu'à l'in vraisemblance* », ainsi que l'écrit Gide lui-même. Comme toujours le mot de l'énigme est décevant. Zweig pouvait-il pousser jusque-là sa passion de l'autographe ? On a peine à ne pas prendre au sérieux ses constantes protestations d'amitié envers Verhaeren, l'homme qui avec Rolland aurait le plus marqué sa vie, et son désarroi devant la froideur avec laquelle Marthe l'accueille après la guerre ne semble pas feint. Quant à Marthe, la disparition de Verhaeren, la pression de l'entourage parisien avaient sans doute cristallisé en elle ce qui n'avait été au départ — le vol eut lieu en 1908 — qu'un vague soupçon.

On retiendra que c'est sous le signe de Verhaeren que se déroulèrent les « *deux rencontres*³⁵ » de Gide et de Rolland. Gide était accompagné du poète lorsqu'il fit la connaissance de Romain Rolland, le 5 décembre 1907, après avoir assisté à un cours que celui-ci donnait à la Sorbonne sur la musique ancienne. En 1934, c'est pour donner à Rolland le fin mot d'une affaire qui concerne Zweig et Verhaeren que Gide le retrouve en Suisse. Et pendant dix-huit ans, l'in vraisemblable soupçon conçu par les Verhaeren pesa sur ses relations avec Rolland.

* * *

1. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 10 déc. 16.

Bien chère Madame,

Me voici contraint de vous communiquer cette lettre de Jacques des Gachons, l'ancien secrétaire de *L'Ermitage* — que j'ai perdu de vue depuis quinze ans. Il est à présent secrétaire, je crois, de *Je sais tout* et

34. Paul Spaak, *Journal inédit*, t. VIII, 1931, § 2 383, p. 37, MLT 84.

35. « Deux rencontres avec Romain Rolland », in André Gide, *Littérature engagée* (Paris : Gallimard, 1950), pp. 124-6.

demande au nom de sa revue un court poème inédit de Verhaeren ³⁶.

Je sais tout peut payer. Je pense donc que si vous lui accordez quelque chose, ce ne sera que sous conditions...

Je suis au regret de devoir vous importuner avec ces questions...

Votre bien dévoué

André Gide.

2. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 29 janv. 17.

Cher ami,

Voilà deux mois déjà que nous nous sommes quittés ! Je ne vous ai plus rien dit depuis — je sais que vous ne m'en voulez pas — vous avez touché ma vie dans ce qu'elle a de plus douloureux, vous m'avez secourue durant tous les premiers jours tragiques, par votre amitié sûre et apaisante et je ne peux plus vous séparer de ma pensée et de mon affection.

Bien des fois depuis lors, si vous n'aviez été pas trop loin de moi, je vous aurais appelé. Pas seulement pour apaiser un peu mon cœur, mais aussi pour vous demander conseil dans les offres qu'on me fait.

Beaucoup de choses ont pu se débrouiller presque d'elles-mêmes, puisque beaucoup étaient ébauchées et même fixées par Lui. Mais me voici devant un cas qui me trouble : l'éditeur d'Alignan — celui qui vient d'éditer *Paysages disparus*, illustrés par Luigini ³⁷, — a entre les mains un manuscrit : douze sonnets, intitulés *Belle Chair* ³⁸. L'histoire

36. « Épiphanie », poésie inédite d'Émile Verhaeren, paraîtra dans *Je sais tout*, 13^e année, n° 132, 15 janvier 1917.

37. Émile Verhaeren, *Paysages disparus*, Paris : F. d'Alignan, 1917, couv. ill., 12 hors-texte et 7 vignettes par Luigini.

38. Verhaeren songeait en 1916 à publier ce recueil, qui réunit des poèmes consacrés à la femme. Il écrivait alors à d'Alignan : « Si le livre de Luigini marche bien, ne songeriez-vous pas à éditer une plaquette de grand luxe où un artiste qui aurait pour spécialité de dessiner "le nu" pourrait exercer son art ? » (lettre conservée au Musée Plantin-Moretus à Anvers, cf. René Vandevor et Françoise De Nave, *Le Salon Émile Verhaeren*. Donation du président René Vandevor au Musée Plantin-Moretus à Anvers, Anvers : Musée Plantin-Moretus, 1987, p. 469. Vandevor cite la lettre dans son édition de *Belle chair*, Paris : Mercure de France, 1939, p. 6). Après Rodin, c'est à Bourdelle qu'un autre éditeur songera : voir les lettres de Bourdelle à Marthe Verhaeren du 25 février et du 1^{er} mars 1919 (FS

de ce manuscrit, remis par moi, en l'absence de Verhaeren, il y a environ 4 mois, est un peu longue à vous écrire. Et ceci n'est pas l'important.

L'important est : que M. d'Alignan m'offre, pour illustrer ces douze sonnets, douze dessins de Rodin, lesquels dessins doivent être choisis par moi dans ce qu'on appelle « *le musée secret de Rodin* ». Au premier abord, je n'ai rien compris, j'ai cru que « musée secret » voulait dire musée pas connu. Mais depuis, j'en ai parlé à deux ou trois amis et ils m'assurent que ceci n'est guère possible, le musée secret ne comprenant guère que des dessins très osés. Verhaeren, jamais, n'aurait admis cela, j'en suis convaincue.

Dans ce cas, c'est vous, mon cher ami, que j'appelle. J'ai prié M. d'Alignan de ne pas venir me soumettre les dessins avant quelque temps encore. Comptez-vous venir à Paris ? Et vers quelle époque ? D'après votre réponse, je répondrai moi-même à M. d'Alignan. Et si cela vous est possible, vous voudrez bien venir, n'est-ce pas, quand il y aura une décision à prendre ?

J'ai aussi beaucoup de choses à vous dire.

Voulez-vous, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de Madame Gide, et laissez-moi vous embrasser, vous qui l'avez si bien connu et compris.

Marthe Verhaeren.

3. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville-en-Caux, 3 février 17.

Chère Madame et amie,

Combien me touche le ton confiant de votre lettre ! Si je ne vous ai pas écrit depuis les tristes jours que vous m'avez permis de passer près de vous, c'est peut-être surtout par discrétion ; mais ma pensée n'en a pas moins été constamment près de votre deuil. Une admirable photo de Verhaeren, que les Théo ont eu la gentillesse de m'envoyer, est sur ma table ; il me semble que je vis et pense dans la chaleur de son regard³⁹. À peine

XVI 149). Mais c'est Maillol qui, en définitive, illustrera l'édition originale de trois bois et douze lithographies (Paris : Helleu et Sergent, 1931).

39. Le 7 janvier, Gide remerciait Théo Van Rysselberghe pour l'envoi de cette photographie : « *this lively face now is on the mantle piece of my room and looks at me when I am working, with all acuteness of his love* » (*Présence d'An-*

puis-je parler de tristesse, tant j'ai de mal à me figurer son absence ; c'est aussi parce que, malgré son départ, son rayonnement continue.

J'ai été mis au courant, par Madame De Jongh, de l'étrange et perfide publication des journaux allemands, au sujet d'une lettre que Verhaeren aurait écrite au jeune poète Zech — et j'ai pu lire votre très belle protestation⁴⁰. De cela aussi je souhaite vous parler — car il va sans dire que je me tiens à votre disposition au sujet des dessins de Rodin et des accointements avec M. d'Alignan ; je ne puis croire qu'il y ait là matière à contestation.

Mon intention était de ne venir à Paris que dans quinze jours ou trois semaines. Est-ce trop faire attendre M. d'Alignan — ou vous-même ? Vous me l'écrirez franchement.

Au revoir. Mes affectueux souvenirs à votre petite nièce.

Croyez à mon amitié respectueuse et dévouée.

André Gide.

dré Gide, catalogue rédigé par Jean Warmoes, Bruxelles : Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1970, p. 81).

40. Après la mort de Verhaeren, la *Vossische Zeitung* du 9 décembre 1916 publiait une prétendue lettre du poète à l'écrivain allemand Paul Zech : « *Mon ami, / Au-dessus des flots d'amertume qui se brisent autour de moi, de la profondeur du torrent de sang, je lève la main pour vous saluer. / J'apprends que vous êtes en Flandre. Oh ! ma pauvre Flandre ! Mais je sais qu'elle commence à reverdir. Que le bon vent du pays vous grise de toute la fécondité des plaines claires ! Pénétrez-vous en bien et faites-la passer dans mes Blés mouvants. Je sais qu'ils sont confiés à de bonnes mains et que vous ne vous repentez pas d'être mon interprète. Oh ! ma pauvre Flandre ! Je reviendrai peut-être. Nous nous reverrons peut-être. Le fiel se dissout dans mon cœur. Je suis las de la lutte. Le monde entier est las. Tout ce qui s'est passé le fut en dehors de nous et non entre nous. Sur toute la terre, les sentiments directs furent étouffés. Le tumulte des autres nous a vaincus. Mais le fiel se dissout dans tous les cœurs. Restez sincère encore pendant un petit temps, mon ami, pour que nous puissions nous voir quand je reviendrai. / Émile Verhaeren.* » (Traduction parue dans le *Mercure de France* du 16 avril 1917, la presse allemande n'ayant publié qu'une version allemande de la lettre.) Cette prétendue conversion de Verhaeren au pacifisme avait fait grand bruit et la veuve du poète avait publiquement déclaré dans une lettre à Charles De Jongh, publiée dans le même numéro du *Mercure de France*, que le message produit par Zech était un faux. Paul Zech avait par ailleurs une réputation de mythomane. Liés aux Verhaeren, Thérèse et Charles De Jongh avaient suivi le gouvernement belge au Havre : il était le chef de cabinet d'Émile Van der Velde, ministre de l'intendance ; elle était chargée d'alimenter en livres les bibliothèques militaires de la région.

4. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

St-Cloud, mardi 6 fév. 17.

Cher ami,

Ce sera très bien ainsi. Si M. d'Alignan m'annonce sa visite avant votre arrivée ici — ce qui n'est même pas probable — je le prierai de la remettre à un peu plus tard. Et lui dirai même nettement pourquoi.

Vous voudriez bien, n'est-ce pas, me prévenir de votre passage à Paris, quelques jours à l'avance, surtout dans le cas où ce passage ne serait que de courte durée.

Puisque vous voulez bien vous intéresser à moi, je vous dirai que physiquement, je vais certainement mieux. Je suis debout du matin au soir depuis déjà trois ou quatre semaines et je ne cesse de travailler pour Lui, que quand des amis sont là. C'est, du reste, en ce travail seul que je puise quelque résistance. Et puis, je relis ses livres, je cherche partout les mots qui me semblent avoir été écrits pour relever mon courage et, voyez combien on est contradictoire toujours, quand je les trouve et m'en imprègne assez, que pour trouver quelque accalmie à ma douleur, je me fais immédiatement comme un reproche de ne plus assez souffrir ! et je demande presque à mon mal de me revenir. Mon cher amour, s'il avait pu prévoir cette cassure de nos deux vies ! Lui qui les aimait tant.

À bientôt, cher ami, je vous redis encore que vous êtes lié à tout ce qui me touche et vous l'acceptez ainsi de par l'affection même qu'il avait pour vous et que vous avez pour Lui.

Bien à vous,

Marthe Verhaeren.

5. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

[Paris,] Samedi matin, 24 fév. 17.

Chère Madame,

Après avoir quittée, il m'a paru, continuant à réfléchir à la brochure ⁴¹ que vous m'avez montrée et en particulier à la lettre de Zweig dont se sert R[omain] R[olland] — qu'il y aurait lieu d'être plus ferme

41. La brochure citée *supra*, note 11. À propos de la contribution de Roland à cette brochure et de la lettre de Zweig qui s'y trouve citée, voir notre introduction, pp. 124-5.

encore, dans la crainte que R. R. ne continue de faire état de cette lettre et de celles qui suivront presque inmanquablement au lendemain du cauchemar. — Je veux dire lorsque certains Allemands chercheront à renouer des rapports.

Ne pensez-vous pas qu'il y aurait lieu de rajouter, en post-scriptum de votre lettre ⁴², si toutefois elle n'est pas déjà partie, quelque chose dans ce goût :

« Il m'est pénible, je vous l'avoue, de voir le parti que vous tirez de cette lettre de Zweig (ou : la lettre de Zweig que vous citez, m'est, je vous l'avoue, assez pénible). J'ai des raisons pour craindre qu'il ne soit pas tout à fait l'homme que vous croyez. »

Au revoir, chère Madame et amie.

Votre bien dévoué
André Gide.

6. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 27 février 17.

Cher ami,

Non, la lettre n'était pas partie, et elle ne l'est même pas encore. Je n'ai pas reçu l'adresse de R. R., je l'attends d'un moment à l'autre ⁴³.

En effet, ma réponse n'est pas assez énergique, mais ce n'est cependant pas dans le sens que vous m'indiquez que je vais en changer la portée.

Il me serait, pour moi-même, désagréable de faire une attaque indirecte — à l'occasion, plus tard, j'en ferai peut-être une directe — et puis, j'ai encore une raison plus haute et plus grave — que je vous dirai de vive voix — et qui m'empêche d'ajouter cette suite à ma lettre.

Tout ceci étant dit, je ne vous en suis pas moins reconnaissante du conseil, — vous me prouvez une fois de plus combien tout ce qui le touche vous touche vous-même, et j'en reste encore toute émue.

Les termes que je change sont « je ne suis pas assurée » — par « je suis certaine » — et peut-être un mot de la fin, mais sans grande impor-

42. Gide avait rédigé pour Marthe Verhaeren un projet de lettre à Rolland, que nous avons reproduit dans notre introduction (p. 126).

43. Marthe Verhaeren enverra le 1^{er} mars une lettre qui s'inspire de près du projet de Gide : voir notre introduction p. 126.

tance.

J'ai vu Van Bever dimanche, il m'a longuement parlé d'une revue importante qu'il désire faire paraître bientôt⁴⁴. Il voudrait y publier un poème important de Verhaeren.

Me conseillez-vous d'en donner un qui doit faire partie d'un volume complètement inédit, plus tard ? Cela ne déflorera-t-il pas le livre ?

Il m'a dit aussi qu'il désirait y publier un article sur Verhaeren, et qui je voyais qui serait de force à le faire bien. Je me suis permis de vous nommer. En me permettant ceci, je n'ai pensé qu'à une chose : c'est à la haute idée que Verhaeren avait de vous.

Mais il est bien entendu que je ne vous ai lié *en rien*.

Je ne vous tiendrai pas plus longtemps, cher ami, c'est déjà beaucoup tout ce que je vous demande.

Je suis très affectueusement à vous. Et voulez-vous, je vous prie, me rappeler au bon souvenir de Madame Gide. Je la connais peu, mais je garde d'elle la plus charmante impression.

Marthe Verhaeren.

7. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

1^{er} mars 17.

Chère amie,

Vous parlez de la question R.R. avec une grande sagesse et j'approuve de tout mon cœur ce que vous me dites que vous avez résolu.

Pour ce qui est de cette nouvelle revue dont Van Bever m'avait également parlé, je crois en effet qu'elle mérite que vous lui donniez **quelque pièce assez importante ; mais il m'est difficile de conseiller, ne sachant pas du tout ce que vous avez en réserve**. Si vous pouviez contenir cette revue sans entamer la série des derniers poèmes dont vous m'aviez parlé (et qui, n'est-ce pas, forme un ensemble assez important ?), il me semble que cela serait préférable.

Que je vous ai peu vue, mal vue ! — qu'il me tarde de causer avec vous de nouveau, et davantage.

44. Ce projet d'Adolphe Van Bever (1871-1925) ne devait pas aboutir. Van Bever, qui comptait Maeterlinck et Verhaeren parmi ses admirations littéraires, rédigea les notices bibliographiques et iconographiques des éditions de ce dernier au Mercure de France.

Van Bever m'a demandé également de collaborer au premier n° de sa revue. Si je savais, si je me sentais pouvoir écrire sur Verhaeren quelques pages qui me satisfassent, c'est bien cela que je voudrais lui envoyer — mais je ne suis pas capable, pour le moment, d'y mettre toute la chaleur et tout l'amour que je voudrais. Si pourtant avant huit jours je me sentais en disposition un peu meilleure, je préviendrais Van Bever aussitôt — mais passé la semaine j'y renoncerais définitivement, de crainte aussi d'empêcher le travail d'un autre.

Votre bien dévoué
André Gide.

8. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 2 mai 17.

Chère Madame,

J'ai plaisir à copier pour vous ces quelques lignes d'une lettre que je reçois ce matin. (La lettre est adressée à ma femme.)

« Voulez-vous dire à André que nous avons tous été entendre *Le Cloître* (c'est l'emploi des billets que vous aviez eu la gentillesse de me donner) et que je l'en remercie⁴⁵. C'est très beau et j'en ai vraiment joui ; rien n'y choquait et l'interprétation m'a paru parfaite. Ah ! si le théâtre restait toujours dans ces régions supérieures combien je penserais différemment (l'amie qui parle ne va *jamais* au théâtre). On était tellement sous le coup de l'émotion que les applaudissements choquaient presque. Et pourtant on a applaudi frénétiquement. Les garçons (ses fils qui l'accompagnaient) étaient très émus et ont trouvé dommage que la petite pièce comique fût donnée après... Ils font encore bien remercier André... »

Ces remerciements vont à vous et je vous les retourne de tout mon cœur.

À bientôt. Votre ami
André Gide.

45. Nous n'avons pu préciser où fut donnée à cette date la pièce de Verhaeren.

9. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

7 mai 17 — Saint-Cloud.

Cher ami,

L'affectueuse attention que vous avez eue de transcrire pour moi les mots admiratifs qui ont été dits pour Lui me touche fort. Je ne dis pas : m'apporte quelque consolation — car chaque chose, d'apparence heureuse, traîne après elle la douleur que Lui n'en jouit pas. Et c'est, de tout, pareil. Le printemps qui naît cette année, avec une telle splendeur, je ne peux vous dire quelle recrudescence de mal il me donne. Une feuille qui verdit, une fleur qui s'épanouit, un oiseau qui chante, tout me perce le cœur, jusqu'à m'en faire défaillir. Qu'ils sont heureux ceux qui croient que, là-haut, la vie continue et se rehausse ! Moi, malheureusement, je n'y puis croire, et ne veux me ressouvenir de rien de ce qui fut mes rêves et croyances d'enfant.

La seule pensée qui parfois m'aide à supporter la vie sans Lui, c'est que, puisque, hélas, un des deux devait finir seul, je remercie le sort de m'avoir désignée pour subir cette lourde douleur, ainsi elle Lui aura été épargnée, et Il est au repos, sans avoir dû souffrir, même indirectement, par moi.

Nous voilà presque mi-mai, j'ai donc l'espoir de vous revoir bientôt.

Je vous prie, cher ami, de présenter mes souvenirs affectueux à Madame Gide, et de croire à toute mon affection reconnaissante et profonde pour vous.

Marthe Verhaeren.

10. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud, 25 mai 17.

Cher ami,

J'ai cherché dans tous les papiers qui touchent *Hélène de Sparte* et je n'ai rien trouvé qui puisse être un renseignement sur la question d'un traité⁴⁶.

46. Le 8 février 1908, Verhaeren avait lu à Gide « *d'admirables passages* » de son *Hélène de Sparte* (*Journal*, éd. citée, p. 262). Il accepta plus tard pour sa pièce l'hospitalité de la N.R.F. et, à la fin du numéro de décembre 1910, sa parution était annoncée dans la revue. Verhaeren ne voulait cependant pas que la pu-

Seule cette lettre d'Astruc⁴⁷ parle vaguement de prix. D'après le nom « Baschet », peut-être saurez-vous de quoi il s'agit.

Maintenant, je dois vous dire qu'en y réfléchissant, lentement il m'est revenu à l'esprit qu'il y avait eu une petite contestation entre de Séverac et Verhaeren, quant aux droits d'auteurs, après les représentations, ce qui me ferait croire qu'il n'avait pas été signé de conventions entre Rubinstein et Verhaeren (avant les représentations)⁴⁸.

J'ai cherché aussi les lettres de Rubinstein : aucune non plus ne parle d'autre chose que de l'œuvre et de l'interprétation. Tout ceci, je vous le dis, croyant bien dire, mais cependant je n'ose vous affirmer rien, plusieurs fois j'ai eu des absences de mémoire — et cela me rend très craintive — et très défiante devant moi-même.

Cher ami, j'ai bien compris que vous étiez en plein travail, et que c'était abusif de ma part de vous demander de venir ici. Puis-je donc vous dire que l'idée seule que j'ai que vous êtes là, et qu'au besoin je pourrais vous voir, me tranquillise déjà assez pour que vous ne vous in-

blication française précédât la création sur une scène parisienne. Antoine n'ayant pas tenu ses engagements, c'est finalement au Théâtre du Châtelet que la pièce fut créée le 4 mai 1912, dans une mise en scène d'Alexandre Sanine (remplaçant Meyerhold) et des décors de Léon Bakst, avec une musique de scène de Déodat de Séverac. Ida Rubinstein, qui avait eu l'initiative de l'entreprise, interprétait le rôle d'Hélène. La pièce sortit simultanément aux Éditions de la NRF, sans avoir paru dans la revue. Le spectacle ne plut guère au groupe de Gide et peut-être y eut-il quelque tension entre la N.R.F. et Gabriel Astruc, le directeur du Châtelet : Copeau, que Verhaeren voulait associer à la mise en scène, ne fut pas sollicité par le metteur en scène russe (lettre inédite de Copeau à Verhaeren du 13 avril 1912, ML FS XVI 148/201 ; voir aussi la *Correspondance André Gide—Jacques Copeau*, t. I, Paris : Gallimard, 1987, « Cahiers André Gide », 12, notamment pp. 537-40, 571-2 et 581). Il y avait surtout incompatibilité entre la vision dépouillée, néo-classique que pouvaient avoir de la Grèce Gide, Copeau et, entraîné par eux, Verhaeren, et la Grèce « homérique » ou « minoïque », barbare et dionysiaque, que voulaient évoquer Sanine et Bakst.

47. Cette lettre de Gabriel Astruc à propos d'*Hélène de Sparte* ne figure évidemment plus parmi celles conservées aux Archives et Musée de la Littérature (ML FS XVI 148/16-19).

48. En cours de travail, Sanine souhaite donner plus d'ampleur à la partie musicale, ce qui a pu entraîner un désaccord entre Verhaeren et Séverac : dans une lettre non datée, celui-ci propose à Verhaeren, pour se mettre tardivement en règle avec la Société des Auteurs, une répartition des droits analogue à celle pratiquée pour *L'Arlésienne*, mais nous ne connaissons pas la réponse de Verhaeren (ML FS XVI 148/1131).

terrompiez plus et que vous ne fassiez plus cette route pénible de St-Cloud, d'ici longtemps. Un certain calme m'est revenu et je le maintiendrai.

Bien à vous,
Marthe Verhaeren.

11. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

26 mai 17.

Chère amie,
Merci pour vos communications et renseignements qui m'éclairent.
Il est vrai que je suis en plein travail — mais votre discrétion s'exprime d'une manière si affectueuse et exquise, qu'elle ne fait qu'augmenter mon désir de vous revoir.

Votre bien dévoué
André Gide.

12. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville-en-Caux, 19 avril 18.

Chère Madame,
Les Flammes hautes m'attendaient ici⁴⁹. Je les trouve au retour d'un voyage en Bretagne où je passai les vacances de Pâques et m'y plonge, oublieux de tout le reste, oubliant la guerre et le deuil, oubliant même qu'il est mort. J'oublie mon âge aussi. Il me semble que j'ai vingt ans ! — Ah ! je voudrais avoir vingt ans... Je jalouse ceux qui viendront et qui pourront abreuver leurs premières soifs à de telles sources de ferveur, d'audace et d'énergie...

Comprendront-ils, ces jeunes gens, tout ce dont ils *lui* sont redevables ? Non ; c'est à nous, leurs aînés, à le leur dire, leur racontant le marais d'ennui, de doute, d'inquiétude obscène dont Verhaeren nous a sortis.

Vous aurez peut-être reçu une lettre de M. Élie Moroy, vous demandant conseil de ma part au sujet d'une page que je lui ai récemment en-

49. Ce recueil, dont Verhaeren avait corrigé les épreuves en août 1914, parut au Mercure pendant la guerre : l'édition porte la date de 1917.

voyée — contribution à un livre à la louange et glorification de la Belgique, qu'il se propose de faire éditer⁵⁰. J'unissais dans un même élan d'amour « *Toute la Flandre*⁵¹ » et le souvenir de l'ami disparu — et maintenant M. Moroy doutait s'il était préférable de joindre cette page à celles consacrées au souvenir de Verhaeren, ou si elle ne serait pas « mieux à sa place dans le chapitre qui traitera de la terre belge en général ». — Ne connaissant point le reste du volume, j'ai prié M. Moroy qu'il vous laissât en décider.

De nombreux passages des *Flammes hautes* (en particulier l'admirable poème sur *L'ancienne Foi*, qui me touche tout spécialement), mais je devrais plutôt dire : tout le volume, me persuadent à neuf que vous aurez pris la décision qu'il fallait prendre au sujet de la funèbre cérémonie. Ce livre est une réponse directe et péremptoire à toutes les objections soulevées.

Et voici qu'un nouveau printemps...

Ah ! que de fois, ces derniers temps, ayant à vivre parmi de très jeunes gens, j'ai dû m'écrier, comme malgré moi : Si vous l'aviez connu !...

Au revoir. Je suis, chère Madame, votre ami bien fidèlement dévoué.

André Gide.

13. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

1^{er} mai 18 — Saint-Cloud, 12, Montretout.

Votre lettre, mon cher ami, cette fois, depuis si longtemps attendue,

50. Un prospectus de douze pages annonce le livre que se proposait d'éditer avec Charles Bouvier le critique littéraire suisse Élie Moroy : *Terre de Belgique*, livre de grand luxe publié par souscription limitée en vue de la formation d'un Fonds de Restauration des œuvres d'art dévastées en Belgique (FSM VI 22). Le livre, dont le prospectus donne la table des matières, devait former un volume grand in-4° de 400 pages, tiré à 335 exemplaires. Annoncée dans la première partie, « Hommage de peintres, écrivains, musiciens à la Belgique », sous le titre « *Toute la Flandre*, prose », la page envoyée par Gide est sans doute celle qu'on peut lire dans le *Journal*, datée de février 1918 parmi les « Feuilles » de l'année 1918 : « Sur un album... À la mémoire d'Émile Verhaeren » (*Journal*, éd. citée, p. 667). Jacques Cotnam n'a pas retrouvé l'ouvrage, annoncé par Attinger pour 1919 (*Bibliographie chronologique de l'œuvre d'André Gide (1889-1973)*, Boston : G. K. Hall & Co, 1974, p. 89). Et pour cause : le livre, dont l'impression fut sans cesse remise, ne vit sans doute jamais le jour.

51. C'est, dans le prospectus, le titre de la contribution de Gide.

m'est arrivée il y a qq. jours déjà.

Je n'y ai point encore répondu, ne m'en voulez pas. Ma rentrée ici n'a pas été sans me faire perdre, bien vite, une partie de l'énergie et de la santé que j'avais retrouvées là-bas. Je savais bien qu'en quittant cette vie que je m'étais faite volontairement assez extérieure, ou tout au moins que je m'étais faite des sentiments et des passions de ceux qui m'entouraient, j'allais me retrouver seule, devant mon propre cœur, et que j'aurai la même lutte à soutenir contre lui.

Mais au fond, j'avais quand même plus foi en moi et j'espérais pouvoir me sentir mieux. Cela n'a pas été — rien ne peut adoucir la douleur de penser que : Lui n'est plus là ! Et ce sera ainsi — toujours. Dois-je vous dire que tout ce que vous venez de me reconfirmer m'a fortement émue ? Je n'ai jamais douté d'un seul des mots que vous me dites, mais parfois cependant il y eut dans votre voix comme des hésitations qui me firent souvent grand mal. Tout aujourd'hui a disparu qui pouvait me donner qq. crainte, et je suis heureuse pour lui de tout ce que votre cœur et votre esprit ont trouvé de définitif à exprimer. Et moi-même combien je mettrai plus de confiance encore vis-à-vis de vous !

M. Élie Moroy ne m'a pas encore écrit. Je crois que ce serait préférable de mettre la page que vous avez écrite sur Verhaeren dans le chapitre qui traite de la terre belge en général. Il aimait à être mêlé le plus intime possible à son pays. Ce serait donc faire ainsi ce qu'il eût préféré.

Avez-vous eu connaissance de la publication, dans le n° 14 — mars 1918 — des *Cahiers idéalistes français*, des lettres échangées entre Verhaeren et R. Rolland au commencement de la guerre⁵² ? Ces lettres, c'est R. Rolland lui-même qui en a fourni le texte : il avait donc gardé copie des lettres qu'il écrivit à Verhaeren ! Rien que cela prouve le manque de spontanéité et presque l'esprit de calcul qui sont en lui. Si vous avez l'occasion de lire ces lettres, vous verrez qu'elles ne prouvent absolument rien, que de la candeur et de la foi dans celles de Verhaeren, que de la littérature... et de la phrase dans celles de Rolland.

Je me demande jusqu'à quel point on avait le droit de publier ces lettres sans mon autorisation, car enfin les unes, ou les autres, m'appartiennent. Je n'ai répondu à personne, ne désirant pas faire le moindre bruit autour de cette affaire, au fond sans importance pour Verhaeren.

52. Ces lettres furent bientôt reproduites dans une revue allemande : « Ein Briefwechsel zwischen Verhaeren und Romain Rolland », *Der Zweemann*, 1, 1919-1920, n° 5, pp. 3-4. Et en Belgique dans *L'Art libre* du 1^{er} février 1920 : « L'art d'assassiner les morts. Quelques lettres de Verhaeren et Romain Rolland ».

Je voudrais vous dire encore, mon cher ami, combien souvent, durant mon séjour à la maison de santé, j'ai regretté ne pas pouvoir vous substituer à moi.

J'ai pénétré, je ne sais

Excusez cette lettre interrompue, j'ai dû déchirer, trouvant que peut-être c'était indiscret, la page qui suivait celle que je vous envoie. Je suis trop fatiguée pour recopier ma lettre.

Ma petite nièce, celle que vous connaissez, est avec moi. Elle vit très courageusement, sachant son mari au plus grand danger : il est parmi ceux qui, par avion, bombardent les troupes allemandes — entre Montdidier et Noyon.

Je vous quitte, non sans vous prier de me rappeler au bon souvenir de Madame Gide et vous redire encore, cher ami, toute ma profonde affection.

M. Verhaeren.

14. — MARTHE VERHAEREN À ANDRÉ GIDE

Saint-Cloud — vendredi [3 mai 1918].

Mon cher ami,

Il y a deux jours, je vous ai écrit, j'étais alors fatiguée, nerveuse et même assez irritée. J'ai dû, maladroitement, sinon même un peu méchamment pour R. R., vous parler, et depuis lors, j'ai en moi une grande inquiétude. Vous avez peut-être compris déjà que je vous avais envoyé cette lettre dans un moment d'exaspération, et vous avez trop d'indulgence pour ne pas m'en excuser : c'est ce que je viens, avec insistance, vous demander.

Songeant à la préférence que vous avez pour le poème *L'Ancienne Foi*, j'ai cherché dans ce qu'il me reste, ici, du manuscrit des *Flammes hautes*, si par hasard il ne s'y trouvait pas.

Hélas, non. — Mais quand vous voudrez bien venir me voir, je vous donnerai à choisir, parmi les poèmes manuscrits qui me restent, celui que vous préférerez⁵³.

Vous m'avez donné quelque nouveau calme, en me disant que ce livre vous donnait une preuve nouvelle et que la décision que nous avions pri-

53. Marthe Verhaeren enverra le manuscrit du poème « Épilogue. Ma gerbe » (*Présence d'André Gide, op. cit.*, p. 81).

se, là-bas, était bien celle qu'il nous fallait prendre. Si vous saviez combien cette question fut de fois discutée !

Théo m'écrit que Maria rentre bientôt et que lui la suivra de qq. jours.

Si, comme je le suppose, vous venez faire un petit séjour chez eux, ne m'oubliez pas.

Bien à vous,
M. V.

Vous savez, n'est-ce pas, que Verhaeren m'avait défendu de douter de la bonne foi de qui que ce soit. Je le lui avais promis. Je viens de faillir encore, devant vous, à cette promesse. Ce n'est, hélas, pas la première fois. Et c'est là mon remords.

15. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

Cuverville, 6 mai 18.

Chère amie,

Votre lettre me touche et je vous sais gré de tout mon cœur de me parler ainsi. Puis je reçois votre seconde lettre. Oh ! non, ne craignez point d'avoir rien dit dans la première qui m'ait pu me faire vous juger ; mais j'aime votre scrupule et vous avouerai qu'en effet, malgré les profondes divergences de vue qui nous séparent, R. R. et moi, je n'estime pas qu'il y ait lieu de mettre en doute sa bonne foi, ni même de beaucoup s'étonner s'il a pris double de ses lettres, étant donné sa position si critiquée, si surveillée...

Mais il n'avait pas le droit de publier les lettres de Verhaeren sans votre autorisation, et s'il l'a fait sans vous la demander c'est qu'il savait sans doute que vous ne la lui accorderiez *pas*. Non, je n'ai pas vu ces lettres dans la revue dont vous me parlez — et il m'intéressera vivement de les lire lorsque vous me les montrerez, à Saint-Cloud — car il va sans dire que je reviendrai vous voir lorsque les Théo seront de retour.

Dites à votre nièce tous les vœux que je fais... et croyez à mon amitié bien fidèle.

André Gide.

16. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

27 nov. 18

Chère amie,

Je suis bouleversé par ce que m'écrit Madame Théo. Eh quoi ! le Caillou n'existerait plus⁵⁴ ? Je reçois la nouvelle ce matin ; je m'efforce de ne pas y croire ; mon cœur et mon esprit protestent — l'indignation m'étouffe et surtout je songe à votre immense chagrin... J'imaginai cette petite maison comme un lieu de pèlerinage, plus tard, — où déjà je me proposais de me rendre, avec ce grand regret de ne l'avoir point fait du temps où il aurait pu m'accueillir... Mais quoi ! lorsque l'horreur et le crime sont d'un côté, n'aurait-il pas pris comme gloire d'être victime, n'aurait-il pas souffert au contraire d'être épargné ? — Tout en vous écrivant ceci, je rougis de sembler chercher une consolation — et sens bien qu'il nous faut rester inconsolables. Du moins je veux que vous sachiez mon émotion, ma sympathie, devant cette tristesse nouvelle, et que vous ne cessiez pas de me sentir

votre ami

André Gide.

17. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

4 février 19

5 rue Jasmin

Paris XVI^e

Chère amie,

Votre lettre m'est renvoyée de Cuverville à Paris où j'ai pu parler aussitôt à Jean Schlumberger d'*Hélène de Sparte*⁵⁵. Il n'y aura du côté de la

54. Contraints par l'avance des Alliés à quitter Roisin, les Allemands avaient bombardé le 6 novembre 1918 ce village du Hainaut, détruisant ainsi l'ermitage de Verhaeren — le fameux Caillou-qui-bique — qui s'y trouvait et qu'ils avaient tout d'abord respecté.

55. La N.R.F., qui était jusque-là « entrée en possession définitive de tous livres édités par elle », acceptera exceptionnellement qu'*Hélène de Sparte* soit, comme Gide l'écrit à Valéry, « ramenée au Mercure », où paraîtra en 1920 un volume réunissant *Hélène de Sparte* et *Les Aubes* (André Gide—Paul Valéry, *Correspondance* (1890-1942), éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, lettre

N.R.F. aucune difficulté. J'irai voir Vallette dès mon retour de Couverville (j'y repars après-demain), c'est-à-dire dans une dizaine de jours. Oui, comptez sur moi pour vous aider si quelque difficulté que ce soit se présente, et croyez que je serai d'autant plus heureux de vous prouver mon dévouement, en m'occupant de cette édition, — que mon amitié se sent si fuyante et sauvage et silencieuse. Verhaeren m'avait montré déjà tous les remaniements que, pour la représentation, il avait été appelé à apporter à son drame ; les deux versions sont en effet profondément différentes et il s'agira de trouver une présentation qui les expose toutes deux sous une égale lumière ; elles doivent se faire valoir l'une l'autre. La question sera à étudier avec Vallette très soigneusement ; mais, avant de prendre une décision, il va sans dire que je tiendrai à vous consulter⁵⁶.

Je vous dis donc : à bientôt. Croyez à mon bien fidèle dévouement.

André Gide.

18. — ANDRÉ GIDE À MARTHE VERHAEREN

24 nov. 20

Chère Madame et amie,

Madame Théo m'a remis les deux beaux volumes, que je n'ai pas ouverts sans une émotion bien vive⁵⁷. Leur aspect me plaît extrêmement, et j'aime à y retrouver ces poèmes qui prennent, ainsi groupés, leur signification véritable, chacun devenant comme une strophe de l'immense épopée dont paraît ainsi toute l'ampleur. Sans doute je garde une prédilection pour d'autres poèmes — le recueil des *Campagnes hallucinées*, par exemple — (sans doute en souvenir aussi des enthousiasmes de ma jeunesse), mais que d'émotion ici encore, quelle noblesse, quelle grandeur ! et quelle cordialité charmante dans la *Guirlande des dunes*...

« Une âme obstinée et vaillante »,

c'est la sienne, et qu'on retrouve, qu'on sent gémir de page en page.

du 1^{er} novembre 1917, p. 457).

56. L'édition du Mercure ne tient aucun compte des corrections importantes apportées par Verhaeren aux deux pièces.

57. Les deux premiers volumes de *Toute la Flandre*. Initialement publiés par Deman, à Bruxelles, les trois volumes paraissent en 1920 au Mercure de France.

J'entends à travers tout le livre l'inflexion chaude de sa voix. Je vous remercie de tout mon cœur de me l'avoir fait entendre encore.

J'attendais ce triste anniversaire pour vous écrire et vous redire, en vous remerciant, mon amitié bien fidèle.

Votre dévoué

André Gide.